

Travailleuses sociales et hospitalières

DES "FEMMES DU LIEN"

MISES À L'HONNEUR

Photos : Vincent JAROUSSEAU
Textes : Michel PAQUOT

Elles s'appellent Valérie, Marie-Ève, Marie-Basile, Angélique, Séverine et Marie-Claude. Et sont intervenante sociale, assistante familiale, aide à domicile, assistante maternelle, auxiliaire de vie sociale et aide-soignante, dans le nord de la France frontalier avec le Hainaut belge ou en région parisienne. Dans *Les femmes du lien*, le photographe Vincent Jarousseau rend compte du quotidien de ces « travailleuses essentielles » qui, au cœur de zones rurales ou périurbaines ou en ville, tentent de maintenir du lien avec des populations souvent précarisées.

Dans les pages qui suivent, les phylactères accompagnant certaines photos sont peu lisibles. Leur contenu est dès lors paraphrasé dans la légende.



EMPATHIE ET NOURRITURE INTELLECTUELLE.

« *J'aime ce que je fais* » clame Valérie, technicienne d'intervention sociale et familiale dans l'Avesnois. Deux demi-journées par semaine, elle se rend dans une famille de cinq enfants. « *C'est un travail de longue haleine qui demande de l'empathie. Il faut comprendre les gens, faire avec ce qu'ils sont et avoir envie de les aider. On leur donne des clés pour ouvrir des portes et c'est à eux de s'en servir.* » Dans certaines familles, elle suit depuis

des années des enfants devenus, avec le temps, presque les siens. « *Ils sont importants dans ma vie, je ne peux pas les jeter comme ça quand je rentre chez moi. Jouer avec eux, aller à la bibliothèque ou voir des spectacles, cela fait partie de nos missions : travailler la socialisation, l'autonomie à l'extérieur, les nourrir intellectuellement et psychologiquement.* »



CENTRALITÉ DES FEMMES.

Depuis trente-quatre ans, dans sa maison de village de l'Avesnois, Marie-Ève prend en charge des enfants placés. Armé d'un appareil photo et d'un micro, Vincent Jarousseau est allé à la rencontre de ces classes populaires qui vivent dans des zones rurales. Il a été interpellé par le nombre et la centralité des femmes qui travaillent souvent dans les métiers du lien. Les hommes, en général peu diplômés, occupent des professions de la route, du bâtiment ou de la logistique les amenant à beaucoup bouger.



ELLE A VRAIMENT BESOIN DE QUELQU'UN EN PERMANENCE. JE M'ABSENTE JUSTE ENTRE 12 HEURES ET 14 HEURES POUR ALLER CHEZ D'AUTRES PERSONNES.

L'IMPORTANCE DE TÉMOIGNER.

Marie-Basile, née au Cameroun, travaille à Paris en tant qu'aide à domicile. Elle s'occupe principalement d'une dame âgée qui perd la tête. Comme elle, toutes les femmes rencontrées ont accepté avec enthousiasme de raconter leur métier ignoré par la majorité des gens. « *Le simple fait de s'intéresser, non pas à elles-mêmes, mais à leur travail, est important. On trouve chez elles la volonté non seulement de parler, mais de montrer* », témoigne le photographe.



MANQUE DE CONFIANCE.

Assistante maternelle, Angélique vit dans une ferme aux confins des départements du Nord et de l'Aisne où elle garde des enfants en bas âge. « Une des souffrances de cette profession, remarque Vincent Jarousseau, au-delà de son manque de reconnaissance financière, c'est une forme d'infantilisation dans laquelle sont mises ces femmes. On ne leur fait pas confiance pour avoir la bonne distance face aux personnes dont elles s'occupent. Ou elles sont peu écoutées, notamment par les juges qui placent les enfants. »



TEMPS LONG ET RÉSULTATS DIFFÉRÉS.

Séverine est auxiliaire de vie sociale dans l'Avesnois. Elle se rend au domicile de personnes seules pour les aider dans leur quotidien : leurs repas, leur toilette, la prise de médicaments. « Ces professions sont l'exact inverse tant des valeurs libérales et individualistes promues par la société contemporaine que de l'impératif de rentabilité et d'immédiateté. Ce sont des métiers de temps long, le résultat n'est jamais immédiat et les choses sont peu quantifiables. »



UNE DIMENSION SACRIFICIELLE.

Marie-Claude, née au Cameroun, est aide-soignante au centre de médecine physique et de réadaptation de Seine-Saint-Denis. Elle fait partie d'une équipe extrêmement solidaire. « Ces femmes exercent les tâches de soin, de service aux autres comme une forme d'assignation naturelle dès l'enfance, constate le photographe. Elles ont souvent été empêchées de faire les études qu'elles voulaient suivre, faute de moyen ou parce que c'était loin. Elles sont toutes dans le don d'elles-mêmes. Il y a chez elles une dimension sacrificielle. »



Vincent JAROUSSEAU, *Les femmes du lien*, Paris, Les Arènes, 2022. Prix : 24,90€. Via L'appel : - 5% = 23,71€.